

Les quatre-vingt-dix ans d'Henri Dutilleux

Ne boudons pas notre joie de prendre pour une fois la plume, non pas pour déplorer un caprice de la mémoire collective, mais pour rendre hommage à un musicien vivant, ô combien, qui commence à trouver la place qui lui est véritablement due et qui plus est, à l'occasion de son anniversaire. Avec la discrétion qui a toujours été la sienne, Henri Dutilleux vient de fêter (qui le croirait ?) ses 90 ans.

Nulle voix ne s'élève plus pour contester qu'à travers lui, c'est certainement le plus grand compositeur français qu'il nous est donné de saluer. Avec une patience monacale, dans une indépendance choisie, qui s'est même parfois doublée d'un isolement forcé, Dutilleux a forgé et forge encore une musique d'une beauté presque paradoxale, alliant au plus intime la rigueur de la conception et de la forme (de la *Passacaille de la Symphonie n° 1* en 1951 au processus de transformation organique et de dilatation de l'instant à l'œuvre dans les *Métaboles* en 1965) et la correspondance étroite entre les sons et la sphère du rêve (dans le concerto pour violoncelle *Tout un monde lointain* en 1970 ou dans le *Nocturne* qui ouvre le quatuor à cordes *Ainsi la nuit*, composé entre 1971 et 1977). Car derrière l'homme discret, et pour paraphraser Schumann « le poète parle », sans chercher jamais à se livrer aux délices de la musique illustrative. Dutilleux suggère, mais n'impose pas. Lorsqu'il s'inspire de *La Nuit étoilée* de Van Gogh dans *Timbres, Espace, Mouvement* (1978), c'est par touches successives, par l'opposition entre les registres qu'il nous plonge au cœur du mystère nocturne, sans s'attarder sur ce qui pourrait devenir une description scolaire, et pourtant tout y est, jusqu'à cette giration lente, éperdue, éternelle et pourtant fugace que le peintre avait su nous faire pressentir.

Etranger à toute chapelle, non pas par dédain, mais parce qu'il sentait clairement où son aspiration esthétique et son instinct poétique devaient d'emblée l'amener (ce qui ne l'a jamais empêché de se remettre constamment en question, de corriger sans cesse et de ne livrer que des œuvres peu nombreuses, mais toutes d'une exceptionnelle densité), Henri Dutilleux garde d'une filiation française, dont la définition reste toujours problématique, le goût d'une expression toujours mesurée, économe jusque dans ses accès paroxystiques, de la prise en compte de la magie du timbre pur et celui, si précieux, d'une liberté qui n'admet de limite que celle où l'œuvre, parvenue à un point d'auto-suffisance, s'émanciperait de sa nécessité poétique. Nul doute que la *Symphonie n° 2 « Le Double »*, achevée en 1959, ne doive à l'esthétique de la variation une part de son architecture, nul doute que le schéma du concerto grosso ne trouve un écho dans la répartition du corpus instrumental en deux groupes ; mais ce que ressent l'auditeur, c'est avant tout la subtilité d'un jeu de miroir, de reflets trompeurs, d'images effacées sitôt entrevues, et cependant le trait toujours incisif, le

timbre acéré, le rejet atavique d'un flou émoullent qui n'aurait plus rien d'artistique et dans lequel viendraient se dissoudre les aspirations fondamentales de l'homme et de l'artiste. Ne nous y trompons pas, Dutilleux le timide est tout sauf un pourvoyeur de belles images ou de pastels aux contours imprécis : écoutez le premier mouvement de la *Sonate* pour piano (1948), sa ligne souple et racée, capricieuse mais jamais alanguie, nerveuse sans sécheresse, séduisante dans son raffinement comme dans son absence de superflu, et vous aurez, sans même le réaliser, pénétré l'un des univers sonores les plus riches, les plus secrets et les plus denses que la musique nous ait livrés.

Avec notre gratitude pour le legs vivant et vibrant que vous nous transmettez, recevez, Monsieur Dutilleux, nos souhaits d'heureux anniversaire, en attendant, comme un mystère de l'instant toujours renouvelé, l'œuvre encore à naître.

Lionel Pons

Marseille, mars 2006